

# Souvenir de vacances I



À minuit, ils sont arrivés. Trois gars (on ne les aurait pas appelés des hommes) descendaient de leur voiture. Leurs corps dégingandés, leur beau tas de ferraille en patiente attente... une apparition incongrue dans le désert velouté de la nuit. Ils traversaient la terrasse avec une alarmante désinvolture. Le plus grand, en chef de ligne, marmonnait un mot à peine compréhensible, « la lumière... lumière ». Les deux autres pataugeaient derrière, niais. Tous prêts à passer la porte sans même qu'on ait le temps de broncher. Ni vues ni connues ces figures mâles à notre porte, ma mère, ma soeur et moi dans cette chaude campagne que nous visitions, passablement heureuses. *Le conte du Petit Chaperon Rouge est une parabole du viol. Il y a d'effrayantes formes mâles qui rôdent dans les bois — on les appelle parfois des loups — et les femmes sont impuissantes devant eux. Mieux vaut ne pas quitter les sentiers battus, mieux vaut ne pas trop*

*s'aventurer...* ! Je fige au-dessus de ma brosse à dents. Trois tours de vis dans le ventre. La peur qui est toujours là quelque part, en petites miettes éparpillées pour ne pas trop paraître, pour me laisser vivre et respirer convenablement, se rassemble et rebondit d'un coup sec. Les muscles d'acier de ma soeur se raidissent, je le sens. Mais je ne vois que l'écume de ma bouche. Choies par hasard (parce qu'aperçues seules sur la plage ou sur la route, les cuisses au vent et la tête au soleil?), sans préavis, pour l'invasion masculine. Objets aveugles de mépris.

Chaque fois qu'on se charge de me rappeler ma piètre condition féminine — proie facile, terrain à vendre, chair à piétiner, trou de cul — la douleur et la colère me coulent comme de la lave. L'énorme dérision dont je suis l'objet, la

farce platte que je suis devenue... Ayant une meilleure emprise sur la réalité que nous, nos professeurs savaient ce que nous n'imaginions pas : que la plupart d'entre nous remettrait ses grandes idées sur Homère, Proust et Joyce entre les mains du mariage et du bénévolat. La plupart d'entre nous, comme le savait très bien ces professeurs en majorité mâles, serait vouée au silence. Toutes nos bonnes intentions et notre grand enthousiasme n'avaient rien à voir avec ce qui nous attendait au-delà de ce petit parc d'amusement<sup>2</sup>. Il marmonne encore. Les épaules et les hanches avancées. Lève le bras, pose le pied, allonge le cou... ils savent prendre de la place. Je me cantonne derrière la porte mi-close de la salle de bain. Entièrement peureuse. Et presque pas habillée. On est jamais assez habillée. J'ai passé des étés complets avec de larges chemises et un manteau sur le dos. Pour me cacher. Comment déplace-t-on un corps qui a le pouvoir d'invoquer les pires malveillances?<sup>3</sup>. Ma soeur est dressée comme un piquet. Le silence est parfait, les minutes ne se comptent pas. J'ai une brosse à dents à la main contre toute épreuve, ma vie arrêtée entre le lavabo et le cadre de porte. Perdante a priori. La force qui tue est une force élémentaire, grossière. Combien plus étonnante et variée est celle qui ne tue pas, qui retarde le massacre. Elle tuera sûrement, elle tuera peut-être ou bien, elle est simplement suspendue au-dessus de l'être qu'elle peut à tout instant anéantir. De là découle un autre pouvoir beaucoup plus prodigieux : celui de réduire à une chose inerte celle qui vit toujours\*. J'les haïs, j'les haïs, j'les haïs... l'incantation est incessante dans ma tête. Devrais-je crier tout haut pour leur faire comprendre que j'existe. Moi qui m'apprêtais à doucement dormir, j'les

haïs. Ma haine est ma résistance. Je n'ai plus le choix : succomber à mon état de morte vivante ou cracher dessus. Je n'ai pas vraiment voulu être guerrière. Je me serais élue ballerine mais les ballerines se défendent franchement pas.

C'est ce qu'on appelle survivre mais qu'advient-il de mes désirs? Que se passe-t-il quand les promesses de ce monde nous sont brusquement retirées? Dans leurs yeux que je ne vois pas, que je ne veux pas voir, se décompose le mythe des amours qui m'étaient promises. Toute ma vie à revoir à la lumière d'un regard crevé. Ma bouche toujours écumante dans le miroir, je me sens dégingoler de ma fière solitude à l'abandon. Le petit pouvoir que j'accumule à nommer mes terreurs quotidiennes, à cataloguer mes peurs, à mesurer mes rétrécissements ne se compare guère à de plus belles et déjà vieilles ambitions.

Ils ont fini par déguerpir. Ma mère sortait de sa chambre, instinctivement, innocemment, pour voir. Ma mère qui offrirait les chaises et le cognac pour quelques bons mots rendus, posait d'absurdes questions : « Vous êtes venus à pied ? Vous êtes le fils d'Henri-Paul ? ». De nombreuses femmes à qui l'on posa la question, « Avez-vous déjà été violée? », répondirent, « Je ne sais pas »<sup>5</sup>. Ma mère la duègne, formidable dans son impuissance, leur tira le tapis sous les pieds sans même s'en apercevoir.\*

Francine Pelletier

2) DWORKIN, ANDREA. *Our Blood*. « The Rape Atrocity and the Boy Next Door » 1975.

3) GRIFFIN, SUSAN. *Rape : The Power of Consciousness*. 1979

4) WEIL, SIMONE, « L'Iliade : pointe sur la force »

5) MEDEA, ANDREA, Thompson, Kathleen. *Against Rape*, 1976.

## \* Formule d'abonnement \*

« Je désire m'abonner pour voir la vie en rose et pour que vous puissiez la faire encore longtemps...  
J'inclus un chèque à l'ordre de la vie en rose au montant de \$ »

prix d'abonnement: \$6.00 (ordinaire) \$20.00 (de soutien) \$50.00 (de mécène).

adresse: 4329, rue Henri-Julien - Montréal H2W 2K7

# Souvenir de vacances II

Elle criait tellement fort qu'elle m'a réveillée ; à neuf ans je dormais très dur. J'étais seule avec ma mère dans notre petit camp à l'île. Une fille de seize/dix-sept ans était venue passer la semaine chez son oncle, notre troisième voisin, et elle criait comme une perdue en plein milieu de la nuit.

— « Maman ? »

— « C'est rien. Dors ».

Les cris rempiraient, puis des hurlements d'homme que je reconnais — la rivière porte la voix — il m'avait toujours répugné, lui, avec son verre de p'tit blanc pis ses garçons niaisieux qui voulaient pas que je joue aux fers parce que je jouais mieux qu'eux autres.

Un cri horrible, sans équivoque. Aucun chamaillage raide mais consenti dans ce cri-là. Pourtant j'en avais déjà entendu d'autres. Je saute de mon lit, je prends la carabine de mon père pis je sors. Ma mère a dû entendre le plac-plac du chargeur et se rendre compte tout d'un coup de ce que je faisais parce qu'elle a rebondi en trois secondes sur la galerie.

— « T'es-tu folle ? Arrive icitte j'te dis ! »

Je suis restée une éternité entre les cris de la fille et la voix de ma mère. J'étais sûre de

comprendre. Je comprenais tout et je ne comprenais rien.

—« Donne moi c'te fusil-là, t'as-tu compris ! »

Je ne sais pas encore pourquoi je lui ai remis.

—« Qu'essé qu'tu connais là-dedans. Rentre te coucher ».

De quoi elle avait peur? Moi j'avais pas peur. Je savais qu'une petite fille en pyjama avec un gros 12 est invulnérable. De quoi elle avait peur?

Je ne me souviens plus à quoi je pensais cette nuit-là. Je pense que je ne pensais à rien. Je ne me souviens de rien après m'être rendue, sans âme, sans corps, jusqu'à mon lit sauf du lendemain matin. J'étais encore couchée mais je savais que le bateau de Madame Boudreau était arrivé, c'était le seul qu'on connaissait qui avait un moteur Johnson. Le son des Johnson que je n'aimais pas me semblait pire que d'habitude, j'avais mal partout. La voix de ma mère arrivait de dehors.

—« J'vous dis, j'sais ben pas ce que j'vas faire avec c't'enfant-là... »\*

Nicole Lacelle

## Nous les femmes, nous n'irons pas à la guerre

Le 7 mars 1980 un grand oiseau blanc se posait sur les 6000 manifestant/e/s de la Journée internationale des Femmes. Un grand oiseau qui volait derrière mais bien au-dessus des pancartes des comités de condition féminine des centrales syndicales et bien-bien au-dessus des choeurs monotones et militaires des groupes de gauche. L'oiseau était la figure de proue du contingent des groupes autonomes de femmes, gaiement escorté par les dames géantes de l'escouade de la couleur. Un oiseau qui effectivement rappelait une toute autre couleur, une autre ambiance. Un oiseau de la paix.

L'oiseau est l'heureuse initiative d'un petit groupe de femmes (cinq en tout) qui, encouragées par les déclarations de Kate Millet (Women's Press) et de Yolande Cohen (*Le Devoir*, 19/2/80), ont décidé de profiter de cette parade devenue un peu trop traditionnelle pour riposter à la menace de guerre et, surtout, à l'éventualité de la conscription des femmes américaines dans les forces armées. Rappelons qu'au début de cette année, le président Carter cherchait à faire passer une loi qui aurait